

## **Connaissance de l'Est de Claudel**

### **“Fuir, là-bas fuir...”**

Publié en 1900, *Connaissance de l'Est* est un livre important pour comprendre l'évolution de la poésie française du XIXe siècle au XXe. Ce chef-d'oeuvre semble occulté par les orientations ultérieures de Claudel, mais il faut bien se rendre compte qu'il correspond à une transition entre le classicisme chantourné de Mallarmé et Jules Renard et la limpide modernité de Ponge, Michaux, et Guillevic.

Claudel n'a que 27 ans lorsqu'il part pour la Chine en juin 1895. Dans sa lettre de Shangaï du 24 décembre 1895 adressée à Mallarmé, il évoque sa première “série de notes”, *Pagode, Jardins, Ville* et *La Nuit*.<sup>1</sup> Et il confie au Maître : “Je ne puis comprendre cette accusation d'obscurité que vous lancent des gens qui ne savent ce qu'ils disent et ne comprennent pas le besoin et le délicieux plaisir de *s'exprimer* avec exactitude et précision.”

### **L'influence de Jules Renard**

Claudel admirait Jules Renard, son aîné de quatre ans, qui publia presque un livre par an entre 1890 et 1896, dont les célèbres *Poil de Carotte* et *Histoires naturelles*.

G. Gadoffre<sup>2</sup> analyse la relation entre les deux auteurs. Il compare les styles et fait remarquer la concordance de la rédaction par Claudel des deux poèmes Le Banyan (juin 1896) et Le Porc (août 1896) avec la lecture des *Histoires naturelles*.

---

<sup>1</sup> Mallarmé répondra le 18 février 1896 à Claudel et lui conseillera d'envoyer ses textes à la *Revue Blanche* où il les a recommandés.

<sup>2</sup> Edition critique de *Connaissance de l'Est* (Mercure de France, 1973).

Rapprochons simplement ici *Le porc* de Claudel : *Tout rond, avec un petit tressaillement, il s'avance et s'enfonce au gras sein de la boue fraîche ; il grogne, il jouit jusque dans le recès de sa triperie, il cligne de l'oeil avec Le cochon* de Renard : *Grognon, mais familier comme si nous t'avions gardé ensemble, tu fourres le nez partout et tu marches autant avec lui qu'avec les pattes.*

### **Le voyageur ébloui**

Un voyageur sensible qui relie son existence à celle du monde, voilà l'expérience de Claudel. Ce qui nous comble dans *Connaissance de l'Est*, c'est la complète symbiose entre l'action et la contemplation. En effet, c'est par le mouvement, celui de la marche à pied, de l'embarcation fluviale ou du navire, que Claudel rencontre la beauté : *De la hauteur vertigineuse où je chemine, la vaste rizière apparaît dessinée comme une carte...* Ou bien : *Et tout le jour j'étudie la mer comme on lit les yeux d'une femme qui comprend, sa réflexion avec l'attention de quelqu'un qui écoute.* Et encore : *Je chemine jusqu'au cou dans la fissure de la moisson...*

De cette confrontation d'un puissant jeune homme avec les immensités de la nature chinoise résulte à la fois une lutte et une extase : *Soleil, redouble tes flammes, ce n'est point assez que de brûler, consume : ma douleur serait de ne point souffrir assez.* (*Ardeur*, juillet 1897). *Je suis l'Inspecteur de la Création, le Vérificateur de la chose présente ; la solidité de ce monde est la matière de ma béatitude.* (*Le Promeneur*, juin 1898). *Prisonnier de la lumière, je tiens le journal de ma captivité.* (*Le Sédentaire*, juin 1898).

Entre les marches diurnes et les navigations nocturnes, de la course solaire au-dessus des vastes paysages à la fixité lunaire sur le miroir des fleuves, solitaire dans un monde habité, Claudel nous donne l'une des plus sincères relations de voyage en langue française.

L'un des plus beaux textes s'intitule *La Maison suspendue*. Il s'agit de la description d'une "caisse de bois" habitable, accrochée à une falaise par-dessus la cime des palmiers. Commencant par un subtil

oxymore : *Par un escalier souterrain, je descends dans la maison suspendue...* , le poème exprime une fusion cathartique de l'homme avec les forces telluriques : *...je vois dans le monstrueux infondibule où je niche l'ouïe même de la montagne massive, telle qu'une oreille creusée dans le rocher temporal...*

Lové parmi les éléments, à l'instar du futur *Vendredi* de Michel Tournier, Claudel *essaie de ressentir (...)l'oscillation des eaux universelles, le plissement des couches terraquées<sup>3</sup> , le gémissement du globe volant sous l'effort contrarié de la gravitation.*

### **Fières filiations**

Nul doute que l'influence de *Connaissance de l'Est* sur la poésie française fut considérable, d'autant plus que l'expérience se réitère avec la publication en 1927 de *L'Oiseau noir dans le soleil levant*.

Philippe Sollers, dans son article *Claudé, porc et père*, paru dans *Artpress* n°70 (mai 1983), affuble St-John Perse, Ponge, Michaux et Char du titre de "pseudos-Claudé". Il semble oublier qu'il n'y a pas de grandes oeuvres sans filiations, le sentiment artistique s'édifiant par admirations et identifications successives.

Si Guillevic mentionne l'importance qu'aura eu pour lui le style de Claudel, Ponge insiste sur les textes claudéliens de l'Est, et il écrit que Proust et Claudel sont les deux plus grands écrivains français du XXe siècle.

C'est peut-être grâce à la très belle édition illustrée par Foujita (Ed. Crès, 1925) que Ponge aura un coup de foudre pour *Connaissance de l'Est* car l'on notera la concordance chronologique avec des textes comme *Le jeune arbre* et *Mon arbre*, ainsi qu'avec la naissance de l'idée du *Parti pris des choses*. Bernard Veck, dans son livre *Francis Ponge ou le refus de l'absolu littéraire* (Mardaga éd., Liège, 1993), a comparé en détail *La pluie* de Claudel et *Pluie* de Ponge.

---

<sup>3</sup> On se plaît à découvrir là un mot que Guillevic rendra célèbre.

Le Michaux d'*Ecuador* (1929) et d'*Un barbare en Asie* (1933) doit-il quelque chose à *Connaissance de l'Est* ? Nous remarquerons que sa peinture semble être annoncée par le texte *Religion du signe* : *On peut donc voir dans le Caractère Chinois un être schématique, une personne scripturale, ayant, comme un être qui vit, sa nature et ses modalités, son action propre et ses vertus, sa structure et sa physiologie.*

Enfin, si André Breton fut plutôt influencé par Lautréamont, Valéry et Apollinaire, on ne serait pas surpris qu'il ait lu cette phrase surréaliste avant l'heure : *La nuit est si calme qu'elle me paraît salée*<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup> Dans *La Nuit à la véranda*. G. Gadoffre en donne l'état initial qui révèle bien le travail stylistique de Claudel : *L'air est si blanc qu'il me paraît salé.*

Eugène Michel